

Lecture suivie | Nietzsche, Vérité et mensonge au sens extra-moral

ce document est une reproduction du cours, il est pensé comme une prise de notes structurée inspirée du modèle Cornell :

- chaque moment du cours (ou passage lu et expliqué) est introduit par un titre
- sur la marge la notion ou l'idée expliquée
- dans le corps du texte, un résumé sous forme de notes

Biographie de Nietzsche

Friedrich Nietzsche (1844-1900) est un philosophe allemand dont l'œuvre a profondément marqué la pensée contemporaine. Né à Röcken en Saxe dans une famille de pasteurs luthériens, il perd son père très jeune. Élève brillant, il étudie la philologie classique à Bonn puis à Leipzig, où il découvre Schopenhauer et la musique de Wagner, deux influences décisives au début de sa carrière.

À seulement 24 ans, Nietzsche est nommé professeur de philologie à l'université de Bâle, un poste prestigieux qu'il occupe dès 1869. Proche de Wagner, il publie *La Naissance de la tragédie*, ouvrage qui mêle philologie, esthétique et métaphysique dionysiaque. Mais dès la seconde moitié des années 1870, ses doutes sur Wagner, la religion et la philosophie allemande s'accroissent. Ses problèmes de santé le contraignent à démissionner en 1879 ; il mène alors une vie errante, séjournant en Suisse, en Italie ou en France.

C'est entre 1878 et 1888 qu'il produit la majorité de son œuvre, dans un style aphoristique et analogique : *Aurore*, *Le Gai Savoir*, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Par-delà bien et mal*, *La Généalogie de la morale*, *Le Crépuscule des idoles*, *L'Antéchrist*. Il y développe des thèmes devenus célèbres : critique de la morale chrétienne, perspectivisme, volonté de puissance, mort de Dieu, éternel retour, figure du surhomme. Son écriture vise à renverser les valeurs occidentales et à penser une affirmation joyeuse de la vie.

En janvier 1889, Nietzsche sombre dans la folie à Turin. Interné puis pris en charge par sa mère et sa sœur, il ne publiera plus rien. Il meurt en 1900 à Weimar. L'ère posthume verra son œuvre prendre une importance majeure, malgré les manipulations de sa sœur Elisabeth, et devenir l'un des foyers essentiels de la philosophie moderne.

Vérité et mensonge au sens extra-moral

Vérité et mensonge au sens extramoral (1873) est un texte de jeunesse où Nietzsche élabore une critique radicale de la vérité. Resté longtemps inédit en raison du contexte intellectuel et institutionnel de Nietzsche, ce court écrit n'en constitue pas moins une matrice pour toute sa pensée ultérieure, jusqu'aux œuvres de maturité et aux textes posthumes.

Nietzsche rompt avec la conception traditionnelle de la vérité héritée de Schopenhauer et de l'idéalisme allemand. Le mot « mensonge » n'y renvoie pas au mensonge moral ou psychologique, mais à l'idée de fiction originale : ce que nous appelons « vérité » est le produit d'opérations imaginaires, de conventions

linguistiques et de métaphores fossilisées. La vérité est un **mensonge extra-moral**, c'est-à-dire une falsification indispensable à la vie, qui se présente faussement comme absolue et objective.

La philosophie, dans son idéalisme, a occulté ce processus génétique et a posé la vérité comme pure, indépendante, fondée en soi. En réalité, le langage, la mémoire et l'intellect fonctionnent comme des instruments de simplification imposant au flux du monde des formes stabilisées. L'intellect ne recherche pas la vérité, mais l'utile : il fabrique un monde d'apparence où l'homme peut vivre. Ainsi, la vérité n'est jamais qu'une interprétation, un effet de notre « force fabulatrice ».

Nietzsche renverse alors le rapport entre vérité et mensonge : la vérité est un produit tardif du mensonge originaire, un mensonge devenu inconscient et fonctionnel. L'idéalisme moral, en sacralisant la vérité, produit des idoles qui ne sont que les formes ultimes du mensonge pieux au service d'une volonté de puissance. La tâche critique de Nietzsche consiste précisément à détruire ces idoles et à dévoiler le caractère fictif, perspectiviste et vital de toute connaissance.

Cette perspective débouche sur un phénoménalisme du monde intérieur: ce qui apparaît comme un « donné » extérieur dépend d'opérations de projection de l'esprit. L'ordre du monde est celui que l'on y met [voir *Gai savoir*, § 109]. Dès lors, science, religion, art ou amour relèvent d'un même jeu interprétatif, issu du fond vivant de la volonté de puissance. La vie elle-même est activité créatrice, morphologique, et c'est dans ce cadre que Nietzsche réhabilite le « mensonge » comme dimension poétique essentielle.

L'aboutissement est un pragmatisme vital : l'homme a besoin du mensonge pour vivre, car le monde tel qu'il est serait insoutenable sans les fictions que nous fabriquons. Le perspectivisme affirme alors que la vérité n'est jamais absolue, mais un point de vue rendu nécessaire par la vie.

Finalement, Nietzsche mesure la portée politique de ce renversement : lorsque la vérité entrera en conflit avec les mensonges millénaires de la morale et de la métaphysique, le monde connaîtra des bouleversements inédits. L'art apparaît alors comme la forme supérieure de mensonge créateur : il révèle la puissance de l'illusion comme condition de la vie.

STRUCTURE DE L'OUVRAGE

I. La critique de l'intellect humain (La critique de l'intellect humain)

Nietzsche ouvre son texte par une fable critiquant l'anthropocentrisme : l'homme s'imagine détenir un privilège cognitif alors qu'il n'est qu'un animal parmi d'autres, animé par la préservation de soi. Contre la tradition idéaliste, Nietzsche affirme un empirisme radical : la sensation est la seule source possible de connaissance. Pourtant, le passage des sensations aux représentations puis aux concepts implique une série de « transpositions arbitraires » où s'installe déjà la falsification. Les concepts — choses, substances, causes, âme, moi — ne sont que

les résidus de métaphores oubliées dont nous avons effacé l'origine sensible et poétique.

L'intellect humain est dépeint comme une exception au sein de la nature. Il n'a pas de mission dépassant le cadre d'une vie humaine. L'intellect est initialement un auxiliaire donné aux êtres les plus défavorisés et éphémères pour leur conservation [analogie avec la mâchoire d'un animal carnivore]. L'orgueil lié à la connaissance trompe les hommes sur la valeur de leur existence. L'illusion est l'effet le plus courant de l'intellect.

En tant que moyen de conservation pour l'individu, l'intellect déploie l'essentiel de ses forces dans la dissimulation. L'art de la dissimulation culmine chez l'homme et se manifeste par l'illusion. L'homme est profondément plongé dans les illusions et les rêves, et la nature lui dissimule la plupart des choses, même concernant son propre corps, pour le maintenir prisonnier d'une conscience « fière et trompeuse ». L'homme repose sur un fond impitoyable, avide, insatiable et meurtrier, accroché à ses rêves en quelque sorte comme sur le dos d'un tigre.

II. L'origine arbitraire du langage

Nietzsche soutient que les mots ne sont pas des reflets fidèles du réel, mais des métaphores figées et des conventions sociales nécessaires à la communication. Lorsque l'homme, par nécessité sociale, conclut un traité de paix pour vivre en société, cela apporte un premier pas vers l'**instinct de vérité**. La vérité est alors fixée comme une désignation uniformément valable et contraignante, et la législation du langage donne les premières lois de la vérité. Cependant, les hommes ne haïssent pas tant l'illusion que les conséquences préjudiciables d'un mensonge. Ils désirent les suites favorables de la vérité qui conservent l'existence [l'utilité de la vérité, pragmatisme], mais restent indifférents à la connaissance pure ou hostile aux vérités nuisibles.

Le langage naît non pas de la vérité, mais de la capacité d'**oubli** de l'homme. Un mot n'est que la transposition sonore d'une excitation nerveuse. Conclure de cette excitation à une cause première extérieure est une application fautive du principe de raison. La « chose en soi » reste totalement insaisissable. Le langage désigne uniquement les rapports des hommes aux choses en s'aidant de métaphores audacieuses : d'abord la transposition d'une excitation nerveuse en une image (première métaphore), puis la transformation de l'image en un son (deuxième métaphore). La genèse du langage ne suit en aucun cas une voie logique.

III. La vision perspectiviste de la vérité

La vérité, selon Nietzsche, est définie comme « une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref une somme de relations humaines » qui ont été ornées rhétoriquement. Les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont [analogie avec les pièces de monnaie qui ont perdu leur effigie et sont traitées seulement comme du métal]. L'exigence de vérité signifie

l'obligation morale de mentir selon une convention établie, de « **mentir en troupeau** ». C'est l'oubli de cette situation qui mène au sentiment de la vérité.

Le chercheur de vérité cherche en réalité la métamorphose du monde dans l'homme et prend l'homme comme mesure de toutes choses. Il part de l'erreur de croire que les choses lui sont données immédiatement en tant que purs objets, oubliant que les métaphores originelles de l'intuition sont des métaphores. La **perception juste** (l'expression adéquate d'un objet dans le sujet) est considérée comme une absurdité pleine de contradictions, car entre les sphères distinctes du sujet et de l'objet, il n'y a pas de lien de causalité ou d'exactitude, mais au plus un rapport esthétique, c'est-à-dire une traduction approximative. Une image ou une métaphore, même si elle n'est pas nécessaire en soi, finit par acquérir la signification de l'unique image nécessaire si elle est reproduite des millions de fois et léguée à travers les générations.

IV. L'impossibilité de construire des connaissances objectives

Tout mot devient immédiatement un concept en s'appliquant à d'innombrables cas qui ne sont jamais strictement identiques. Le concept surgit de la « postulation de l'identité du non-identique ». La formation des concepts implique l'abandon de caractéristiques particulières arbitraires et l'oubli de ce qui différencie les objets. Cette omission du particulier et du réel nous donne le concept, alors que la nature ne connaît ni concepts, ni formes, ni genres, mais seulement un « x pour nous inaccessible et indéfinissable ».

La capacité de faire disparaître les métaphores intuitives dans un schéma abstrait élève l'homme au-dessus de l'animal. Dans le domaine de ces schémas, il devient possible d'édifier une pyramide logique (un nouveau monde de lois) qui s'oppose au monde intuitif comme étant mieux établi et plus général. Ce grand édifice des concepts présente la stricte régularité d'un columbarium romain. Dans ce système, la « vérité » consiste à utiliser chaque concept selon sa désignation, en respectant l'ordonnance des divisions et des classifications. Cependant, le concept lui-même n'est que le résidu d'une métaphore.

L'homme fait preuve d'un « puissant génie de l'architecture » en érigeant un édifice conceptuel sur des fondations instables : les concepts. Mais la valeur de la vérité découverte dans le domaine de la raison est limitée, car elle est anthropomorphique de part en part et ne contient rien qui soit « vrai en soi ». Ce qui nous étonne dans les lois de la nature (leur rigueur mathématique) coïncide avec les propriétés que nous adjoignons nous-mêmes aux choses (le temps, l'espace, le nombre). Nous produisons ces formes en nous et les projetons hors de nous. La construction de l'édifice conceptuel repose sur ces formes originelles (temps, espace, nombre) qui sont présupposées par la création artistique des métaphores.

V et VI. La différence entre la science et l'art

La science travaille sans relâche à l'élaboration et au rangement des concepts. Elle construit le « grand columbarium des concepts », décrit comme le cimetière des

intuitions, afin d'y faire entrer la totalité du monde empirique (anthropomorphique). Le chercheur s'abrite dans cette tour de la science pour se protéger des « puissances terribles » qui opposent à la vérité scientifique des « vérités » d'un tout autre genre.

L'instinct fondamental de l'homme à créer des métaphores n'est pas soumis à la vérité et, s'il est à peine maîtrisé par la construction du monde conceptuel, il trouve un nouveau domaine d'activité dans le mythe et l'art. L'art déchire la trame conceptuelle, et l'instinct métaphorique bouscule continuellement les rubriques des concepts en instaurant de nouvelles transpositions, visant à donner au monde éveillé une forme toujours neuve et charmante, semblable à celle du monde onirique.

Dans l'art, l'intellect est libre et déchargé de son travail d'esclave. Il fête ses Saturnales, jetant les métaphores pêle-mêle et déplaçant les bornes de l'abstraction. L'intellect libéré révèle qu'il n'est plus guidé par des concepts, mais par des intuitions.

Nietzsche oppose deux figures pour affronter la vie :

- L'homme rationnel, qui désire dominer la vie par la prévoyance et la régularité. Il est guidé par les concepts et les abstractions, qu'il utilise pour se protéger du malheur. Il cherche la sincérité et la vérité et fait preuve de dissimulation dans le malheur en portant un masque d'une admirable symétrie.

- L'homme intuitif, qui est un « héros débordant de joie » qui ne voit pas les nécessités impérieuses et ne tient pour réelle que la vie déguisée sous l'apparence et la beauté. Il est caractérisé par « cet éclat des intuitions métaphoriques et surtout cette immédiateté de l'illusion ». Il souffre plus violemment, mais récolte, outre la protection contre le malheur, un « éclaircissement, un épanouissement et une rédemption » fruits de ses intuitions.

La science et l'art représentent donc deux manières d'utiliser l'intellect : l'une pour la conservation et la protection par la schématisation et l'abstraction (le colombarium), l'autre pour la création et la célébration de l'illusion par les métaphores (le rêve et le mythe),.

[Analogie] La science construit un immense édifice pour organiser et sécuriser les métaphores usées, nous faisant croire que sa structure logique est le réel. L'art, en revanche, est la force créatrice originelle qui s'échappe de cet immeuble pour construire des châteaux de sable (les intuitions) au bord d'une mer mouvante, sachant pertinemment que ces châteaux sont des illusions, mais y trouvant plus de joie et de signification.